

# Le Bulletin

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE  
DU PROTESTANTISME  
FRANCO-QUÉBÉCOIS

SHPFQ



Bulletin no 32

Juin 2011

## Jules Bourgoin et la mission de l'Institut de la Pointe-aux-Trembles

par Jason Zuidema,  
Université Concordia

*« Dans le groupe, on remarquait un tout jeune homme grand, mince et droit comme un i. D'apparence un peu nerveuse, il trahissait une forte énergie et sa vue seule suffisait pour faire comprendre qu'il était venu au Canada pour y faire oeuvre utile. Il entraînait volontiers en conversation, avait des manières aimables, savait se rendre agréable et en peu de temps, se créait des amis. Cet homme, c'était Jules Bourgoin! »*

— R.-P. Duclos, sur l'arrivée de J. Bourgoin à Montréal en 1868<sup>1</sup>

La Société missionnaire franco-canadienne (FCMS) oeuvrait depuis près d'une génération auprès des Canadiens français au moment où Jules Bourgoin débarquait à Montréal. Duclos, dans son histoire du protestantisme français en Amérique du Nord, rappelle que cet homme grand et mince faisait partie du quatrième contingent de cette société venu travailler au Canada-Ouest. Bien que l'oeuvre soit déjà ancienne, Bourgoin semble arriver dans un période où la conjoncture est favorable à l'oeuvre missionnaire, le personnel et les structures bien en place<sup>2</sup>. Peu après son arrivée, le Rapport annuel de la FCMS l'affirmait :

Il ne fait pas de doute que les Canadiens français sont main-

tenant plus ouverts à l'accueil de l'évangile qu'ils ne l'étaient il y a quelques années. Ils ont acquis plus d'indépendance, se permettent de penser par eux-mêmes en matière religieuse, de lire attentivement la Bible malgré les interdits des prêtres qui se rendent bien compte de cette liberté naissante et font tout pour la contrer. [...] Nul doute que ce réveil est le résultat de l'éducation, de la diffusion de la Parole de Dieu et du travail évangélique de notre société comme de celui de plusieurs autres.

Ce bel optimisme sera naturellement contesté aussi bien au Canada français qu'à l'étranger, mais c'est dans un tel contexte que Bourgoin entamera son travail missionnaire<sup>3</sup>.

Natif de Glay en France en 1848, Bourgoin a été influencé dès son jeune âge par la théologie et le travail des leaders du Réveil francophone. En fait, on trouvait à Glay une école biblique importante malgré la modestie de son organisation. Fondée dans les années 1820 par Henri Jaquet (qui avait appris la théologie du Réveil dans sa Suisse natale), cette école forma des centaines d'évangélistes et de colporteurs de bibles au cours de son existence<sup>4</sup>. Même si enfant, il avait manifesté des talents pour la mécanique, Jules Bourgoin s'intéressait aussi à la grammaire et à l'histoire et il décrocha à Glay son brevet d'instituteur en 1868.



Jules Bourgoin

Cette même année, Jean-Antoine Vernon, également français d'origine et qui travaillait pour la FCMS depuis 1854, visita l'Institut de Glay afin d'y recruter des missionnaires pour travailler au Canada. Personne n'aurait pu prédire que Bourgoin serait sensible à une telle invitation et pourtant, peu après, il annonça qu'il était prêt à relever le défi<sup>5</sup>. En revenant sur ses motivations quelque vingt ans après, Bourgoin dit qu'il se sentait alors bien honoré de travailler pour cette « jeune France qui semblait davantage ouverte à l'Évangile que sa propre mère patrie<sup>6</sup> ».

Arrivé à Montréal plus tard dans l'année, Bourgoin examina les possi-

bilités qui s'offraient à lui. Très tôt, il se rendit à l'école missionnaire de Pointe-aux-Trembles qui l'attira immédiatement. Duclos rappelle que le nouveau venu aurait alors dit: « J'aurais voulu y rester, j'étais instituteur. La jeunesse, l'école et l'enseignement me souriaient<sup>7</sup>. » Cependant, avant de s'y consacrer, Bourgoin voulut se rendre compte par lui-même des diverses facettes de la tâche missionnaire au Québec et prit une direction différente.

C'est ainsi que la FCMS l'envoya oeuvrer dans la ville de Québec avec Jean-Baptiste Murair, un autre missionnaire arrivé en même temps que lui<sup>8</sup>. Il y connut le froid, la neige et les tempêtes ainsi que les « longues marches » ; il dut y essuyer les injures et la persécution<sup>9</sup>. Un jour, alors qu'il traversait les Plaines d'Abraham, il fut pris à parti par quelques hommes armés de couteaux qui l'assailirent à coup de pierres. Leurs motifs n'étaient pas explicites, mais le contexte est suffisamment clair pour qu'on y perçoive des raisons religieuses. Blessé à la tête, Bourgoin perdit connaissance non sans avoir eu le temps de bien voir qui l'avait attaqué. En revenant chez lui les cheveux et les vêtements pleins de sang, il rencontra par hasard un de ses assaillants. Il le confronta, le prit par le collet... puis le laissa filer en lui disant qu'il n'avait pas à se rendre justice lui-même. Cette attaque ne le découragea pas, mais renforça plutôt chez lui le désir de continuer son oeuvre parmi ces gens<sup>10</sup>, ce qu'il fit encore pour quelque temps.

C'est à ce moment que la FCMS préféra l'employer dans différentes écoles missionnaires dont celle d'East Templeton (près d'Ottawa) et celle de Pointe-aux-Trembles (à partir de 1871). Après les exactions qu'il avait subies à Québec, cette tâche paraissait presque de tout repos. Dans le Rapport annuel de la FCMS, Charles-A. Tanner signale l'engagement de l'instituteur dans l'oeuvre de Pointe-aux-Trembles : « M. Bourgoin, à part son travail habituel, s'est rendu fort utile en assurant la supervision de l'école du dimanche et en animant le service du soir; tâches dont il s'acquitte de la façon la plus convenable possible<sup>11</sup>. » L'année suivante, Tanner reprit les mêmes éloges en précisant qu'il était diligemment assisté par Bourgoin<sup>12</sup>. Ce dernier avait

donc trouvé l'endroit où il pouvait le mieux exercer ses talents.

À côté de ses tâches missionnaires à l'école, il eut le bonheur de courtiser et d'épouser Mademoiselle Léa Rondeau en 1873. Cette jeune fille appartenait à une famille de convertis convaincus qui oeuvrait à l'évangélisation des Canadiens français depuis plus de vingt ans. Le Rapport annuel de la FCMS montre à l'évidence que Léa s'y consacrait elle aussi. À la démission d'une assistante à l'école des filles, ce même rapport précise:

Le Comité offrit la position d'assistante institutrice à Mademoiselle Léa Rondeau, fille de M. Norbert Rondeau de Sainte-Élisabeth et une ancienne élève de Pointe-aux-Trembles. Elle a volontiers abandonné le confort de sa maison pour faire sa part dans la régénération de ses compatriotes<sup>13</sup>.

Les parents de Léa, Norbert



Léa Rondeau-Bourgoin

Rondeau et Annette Vernier de Sainte-Élisabeth (près de Joliette, au nord-est de Montréal) soutenaient tous deux ardemment les écoles missionnaires de Pointe-aux-Trembles et avaient échangé avec le missionnaire sur son travail et sa vision des choses. Ce n'est cependant qu'à l'été 1873 que la relation entre Léa et Jules se transforma en idylle. Ils se mirent à s'écrire de façon régulière. Comme leurs lettres abordaient des sujets très personnels, Jules élaborait un langage codé simple qui leur permettait seuls de s'y retrouver. Il semble qu'il

avait remplacé chaque lettre de l'alphabet par un symbole que seulement Léa pouvait décrypter. À la fin de l'été, Jules, ne pouvant se contenter de ces relations épistolaires avec elle, finit par demander sa main à ses parents. Sachant qu'ils allaient perdre une fille mais gagner un fils, Norbert et Annette répondirent à Jules que sa lettre « les avaient profondément touchés » et acquiescèrent favorablement à sa demande, sachant qu'ils ne se trompaient pas<sup>14</sup>. Les jeunes gens s'épousèrent à l'automne de cette même année.

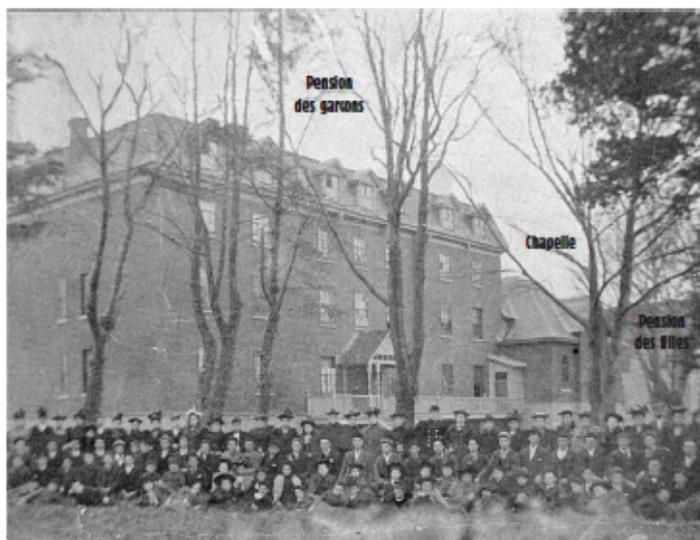
Pourtant, l'avenir du jeune couple n'était pas encore assuré car Jules n'obtint une tâche permanente à Pointe-aux-Trembles qu'en 1875. L'année précédente, Charles-A. Tanner avait dû abandonner son poste de directeur pour s'occuper de sa femme malade. Gilbert Des Ilets, qui avait dû laisser la direction de l'institution au cours de la session 1870-1871 à cause d'une maladie grave, la reprit à la fin de 1874, mais connut une rechute de sorte qu'il décéda en mai. En offrant le poste à Bourgoin malgré sa jeunesse, la direction de la FCMS misait sur ses capacités: « Il s'agit d'un jeune homme qui, grâce à son expérience et à ses aptitudes, est tout à fait qualifié pour cette tâche<sup>15</sup>. » Le professeur l'accepta immédiatement et la conserva jusqu'à son décès en 1900. Il sera désormais chez lui à Pointe-aux-Trembles, nonobstant les allers-retours obligés à Montréal et en 1879 un voyage en France pour revoir sa famille. Sous sa direction, l'école connut une période de stabilité et elle forma une génération complète de collégiens.

Ses contemporains ont souligné son dynamisme et sa passion dans la gestion de l'Institut de Pointe-aux-Trembles. Duclos indique fort éloquemment: « On pourrait écrire des volumes sur l'oeuvre accomplie, l'influence exercée, les conversions des jeunes gens, les fatigues endurées, les transformations opérées dans les établissements, mais il faut savoir se limiter<sup>16</sup>. » Bourgoin semblait bien posséder l'expérience nécessaire pour enseigner tout en dirigeant l'institution selon ses propres méthodes. À propos de la discipline, par exemple, il ne répugnait pas à utiliser les châtements corporels, en tout cas en début de période plus que par la suite. Quoi

qu'il en soit, en acquérant de l'expérience, il nota qu'on arrivait à mieux garder les élèves dans le droit chemin en les aimant et en les tenant occupés à chaque instant. En effet, les châtiments personnels deviennent inutiles si les collégiens n'ont pas l'occasion de « meubler leur temps<sup>17</sup>».

Cette approche disciplinaire reflétait sa vision de l'école. Pour lui, il s'agissait bien d'une oeuvre *missionnaire*. Son compte rendu des activités du collège inclus dans le rapport annuel de la FCMS de 1878 présente ainsi sa vision des choses : « Notre but est d'éradiquer l'erreur et la superstition de l'esprit de nos élèves et de les conduire à accepter Jésus comme leur sauveur. L'étude de la Bible occupe dont la première place parmi les matières que nous enseignons<sup>18</sup>. » Il désirait bien sûr accueillir à l'école les enfants des protestants, mais aussi à l'ouvrir à ceux qui avaient grandi dans le catholicisme. En conséquence, même si cela représentait un défi, il favorisait la conversion de ceux qui fréquentaient l'institution. En 1879, il note que quinze garçons et filles « se sont heureusement convertis à Jésus et continuent de marcher dans le droit chemin au milieu de leurs compatriotes ignorants et dévots, combattant le bon combat contre l'erreur et la superstition, souvent eux-mêmes persécutés par leur propres parents qui ne partagent pas leurs opinions religieuses<sup>19</sup>».

C'est cette vision missionnaire qui le guidera au cours de la période où il dirige l'institution. On n'a pas affaire à des enfants « parfaits ». Par conséquent, il faut les faire sortir de leur état de faiblesse et leur faire acquérir de meilleures habitudes de conduite. Sa femme et lui ont exprimé cette façon de voir explicitement dans la réponse qu'ils firent à leur tante Elisa Holiday. En décembre 1890, la tante de Léa transmettait à Jules des informations alarmantes. À Rawdon, on faisait circuler des bruits comme quoi il s'en passait des belles à l'Institut. On donnait comme exemple le cas d'une jeune fille qui se serait trouvée seule avec un groupe de garçons au cours d'une fête. Et on en ajoutait un autre jugé encore plus scandaleux. « Il en a été dit aussi que plusieurs garçons commettent de graves péchés entre eux, et qu'ils prennent plaisir à les enseigner



Transformation des bâtiments sous Bourgoin

à d'autres. Par exemple, le péché de Sodome<sup>20</sup>.» De telles rumeurs amenaient certains parents à ne plus vouloir envoyer leurs enfants à l'école. La tante Elisa suggérait à Jules de trouver un garçon fiable qui espionnerait ses camarades afin d'identifier les garçons fautifs et de pouvoir les punir.

Léa Bourgoin répondit plutôt sereinement à sa tante. Elle admettait qu'il était difficile d'élever une famille et d'enseigner aux enfants, mais que ce serait plutôt les babillardes et les indisciplinées qui lui rendaient sa tâche dix fois plus difficile. C'est que les élèves sont souvent « mal élevés, ignorants et souvent vicieux », mais que « s'il en était autrement et que nos élèves fussent des saints, nous fermerions nos écoles et nous irions travailler parmi les pécheurs<sup>21</sup>». Ce dont l'école a besoin, affirme Léa, ce n'est pas de se découbrager devant la tâche mais de trouver du support (et peut-être aussi quelques dollars!). Elle conclut sa lettre en disant : « Je n'aime pas les vents qui soufflent de Joliette ou de Rawdon car ils ne présagent jamais rien de bon. En attendant qu'ils deviennent plus doux et plus favorables à la santé... » Ce qui en ressort c'est qu'on ne peut envisager la discipline auprès des élèves indépendamment de la mission d'ensemble de l'école.

Cela n'a pas empêché les rumeurs

de continuer à circuler, mais la réputation de l'école n'eut pas tellement à en souffrir. Sous la direction de Bourgoin, l'Institut reçut un nombre record de demandes d'inscription. Il n'était pas rare d'en compter près de trois cents alors qu'on ne disposait que d'une centaine de places. Le directeur aurait aimé que l'Institut puisse en accueillir davantage, mais les bâtiments ne le lui permettaient pas. Quand en 1880 la FCMS vendit l'école au Bureau pour l'évangélisation française de l'Église presbytérienne au Canada, Bourgoin continua d'envisager des améliorations aux immeubles. Il vit à leur entretien, ajouta plus tard une chapelle et fit quelques autres transformations tout en élaborant des projets pour l'avenir<sup>22</sup>. Tout comme au temps de la FCMS, les presbytériens notèrent que le directeur était « remarquablement adapté » et « admirablement qualifié » pour son travail de gestion et de direction. En 1883, le rapport annuel presbytérien précisait : « Son expérience de douze ans en lien avec cette école, son caractère chrétien indéniable, et son succès comme préfet et comme professeur le rendent extrêmement précieux pour l'oeuvre<sup>23</sup> ».

Bien que la mission religieuse de l'école ait été clairement définie, il n'était pas toujours facile de trouver un ministre consacré pour y travailler

avec les enfants. Au moment de son arrivée au Canada, Jules Bourgoin avait d'abord pensé étudier la théologie au Collège presbytérien sous la direction du professeur Daniel Coussirat, mais à cause son engagement rapide dans l'oeuvre, il avait dû renoncer à ce projet. Pourtant, au milieu des années 1880, il le vit comme une nécessité. Au printemps 1887, il demanda au directeur du Collège presbytérien, Donald Harvey MacVicar, quelles pourraient être les étapes pour y parvenir dans son cas. S'il était ordonné, signalait-il, il pourrait s'occuper davantage de tâches pastorales, avoir plus de poids en présentant l'oeuvre de Pointe-aux-Trembles aux éventuels donateurs et enseigner la Bible avec plus d'autorité<sup>24</sup>. MacVicar lui répondit peu après qu'étant donné son engagement dans la mission depuis près de trente ans, il pourrait suivre un programme d'études particulier qui lui permettrait en même temps de garder son poste.

Pendant deux ans, Bourgoin consacra tous les temps libres que lui laissait sa tâche à étudier diverses oeuvres d'auteurs français bien connus à son époque et à passer les examens périodiques qui lui permirent de graduer le 5 avril 1889. Ces lectures et ces examens concernaient l'histoire, l'exégèse, l'apologétique, l'homilétique, la polémique et la connaissance du latin, du grec et de l'hébreu<sup>25</sup>. Ses dernières notes étaient très bonnes en théologie et en histoire, mais plutôt médiocres en langues<sup>26</sup>. Malgré tout, au dire de Coussirat, il avait atteint un niveau acceptable car il en avait retenu les « notions essentielles<sup>27</sup> ».

Bourgoin fut ordonné le 9 novembre 1889 à 11 heures du matin. C'est le professeur Coussirat qui présida la cérémonie, le pasteur A.B. Cruchet qui y prêcha et le professeur John Scrimger qui donna l'exhortation<sup>28</sup>. Bourgoin fit part à l'assemblée des raisons qui l'attachait à son oeuvre : « Voilà pourquoi j'aime la Pointe-aux-Trembles... L'école missionnaire est un phare qui restera debout dans les annales du protestantisme français au Canada. Les événements renverseront peut-être ses murs, la charrue passera sur ses ruines; mais son oeuvre, son influence, rien ne saurait les détruire et parmi les aînés

de sa grande famille, il se trouvera plus d'un historien pour en perpétuer la mémoire [...]»<sup>29</sup>.

Même avec un directeur devenu ministre, le travail à l'Institut se poursuivait comme auparavant. En plus d'enseigner, Bourgoin continua d'accueillir de nouveaux élèves et à faire la promotion de l'école auprès d'un large public. Il connut des augmentations de salaire périodiquement<sup>30</sup>. Et il dut veiller à toutes sortes de tâches de la cuisine à la plomberie<sup>31</sup>. C'est grâce à son énergie et à ses initiatives que l'Institut pourra être considéré par Duclos comme une école « sanitaire<sup>32</sup> ».

À la fin des années 1890, Bourgoin commença à sentir dans son corps les effets de son travail d'un quart de siècle à la tête de l'oeuvre. Le printemps 1900 fut pour lui particulièrement difficile. Les collégiens savaient que sa santé était défaillante avant de partir en vacances pour l'été, mais bien peu pensaient qu'ils ne le reverraient plus au retour. En effet, il mourut le 10 septembre. De façon inattendue, son père, qui avait quitté la France pour venir vivre au Canada près de Jules et de Léa, mourut également le lendemain. Duclos écrira donc que les « deux cercueils du fils et du père exposés dans la chapelle du collège offraient un spectacle saisissant. Les catholiques eux-mêmes, d'ordinaire si farouches quand il s'agit des protestants, avaient été vaincus par la grande bonté de Jules Bourgoin et sur son cercueil un bon nombre d'entre eux avaient fait déposer ou étaient venus apporter eux-mêmes le témoignage de la reconnaissance<sup>33</sup> ».

Au cours des funérailles, Daniel Coussirat lui rendra ainsi hommage : « Souvenons-nous en effet que la source de sa vie bienfaisante était dans sa foi en la grâce de Dieu, indépendamment de tout mérite propre; sa foi en Jésus-Christ, mort pour nos offenses, ressuscité pour notre justification, unique médiateur entre Dieu et les hommes, le seul Sauveur devant qui nous devons fléchir le genou; sa foi au Saint-Esprit, le Consolateur qui rend témoignage dans nos coeurs que nous sommes enfants de Dieu; sa foi en la vie éternelle promise aux rachetés du Seigneur. » Ces mots de l'éminent professeur convenaient parfaitement à cet homme qui avait été

motivé sa vie durant par un esprit missionnaire indéniable qu'il exerça dans un pays qu'il avait fait sien.

1. R.-P. Duclos, *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, vol. 1, Trois-Rivières, Collection d'or, 1998, p. 299. [Édition originale, p. 312.]
2. Voir par exemple les commentaires encourageants contenus dans le 30<sup>e</sup> Annual Report of the French Canadian Missionary Society, 1869 (Montreal: Becket, 1869), p. 5.
3. FCMS Annual Report (1874), p. 4. Cette même impression transparaît également dans la *Feuille religieuse du canton de Veud* (1866), p. 416.
4. Voir Ch. Henri Mathiot, *Henri Jaquet, fondateur de l'Institut Glay (1788-1867)* (Montbéliard, Sté anonyme d'Imprimerie montbéliardaise, 1909); Jean-Louis LaRoche, « Les missionnaires québécois et l'Institut de Glay », *Bulletin de la Société du protestantisme franco-québécois*, 19 (2008), p. 3-8; Jean-Marc Dehard, « Jaquet, Henri » in André Favecoé (dir.), *Les Protestants: dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine*, (Paris, Beauchesne, 1993), 262-63.
5. Duclos, vol. 1, p. 301 [314].
6. Jules Bourgoin au Consistoire de Montreal (4 octobre 1887) [Archives nationales P614]. Cette lettre a été rédigée en anglais. On ne sait pas où il a appris cette langue, mais il semble l'utiliser efficacement dans sa correspondance avec les leaders de la FCMS et les membres dirigeants du Collège presbytérien.
7. Duclos, vol. 1, p. 301 [314].
8. Le rapport annuel de la FCMS ne dit à peu près rien de cette période ou de ces incidents. Il semble bien que tout ce qu'on y trouve soit une indication de son départ de Québec. "J. Bourgoin, Quebec, labored with Mr. Musaire till his removal to Montreal in May." 32<sup>nd</sup> Annual Report (1871), p. 6.
9. Voir Duclos, vol. 1, p. 302 [315].
10. En 1887, Bourgoin écrit et nous traduisons: « Je ne travaillais que depuis quelques mois dans ce champ quand je fus attaqué avec des pierres et des couteaux par quelques-uns de nos persécuteurs et fus laissé pour mort sur le champ de bataille. Cette épreuve ne me découragea nullement et fut comme une nouvelle manifestation de l'importance de l'oeuvre dans laquelle je m'étais engagé. » Jules Bourgoin au Consistoire de Montreal (4 octobre 1887) [Archives nationales P614].
11. FCMS Annual Report (1873), p. 11.
12. FCMS Annual Report (1874), p. 6.
13. FCMS Annual Report (1873), p. 10.
14. Norbert et Annette Rondel Jules Bourgoin (9 septembre 1873) [Archives nationales P614].
15. FCMS Annual Report (1876), p. 11.
16. Duclos, vol. 1, p. 304 [317].
17. Duclos, vol. 1, p. 305 [319].
18. FCMS Annual Report (1878), p. 13.
19. FCMS Annual Report (1879), p. 16.
20. Elisa Holiday à Jules Bourgoin (4 décembre 1890).
21. Léa Bourgoin à Elisa Holiday (non datée).
22. On en parle souvent dans les rapports annuels de la FCMS et dans les rapports annuels subséquents du Bureau de l'évangélisation en français de l'Église presbytérienne au Canada. Notre article ne vise qu'à exploiter la correspondance de Bourgoin qui se trouve aux Archives nationales à Montréal. On trouvera dans la brochure de J.E. Boncher, *Esquisse historique de l'Institut français évangélique de la Pointe-aux-Trembles*, Pointe-aux-Trembles, 1948, p. 17-23, plusieurs indications supplémentaires sur la gestion de l'institution sous sa direction et sur les transformations qu'il y opéra.

---

23. *Annual Report Board of French Evangelization of the Presbyterian Church* (1883), p. 7.

24. Jules Bourgoïn à Donald Harvey MacVicar (printemps 1877 probablement).

25. Jules Bourgoïn à MacVicar (7 mars 1889).

26. *Les dévotions de Calvin* - 90, Philosophie - 75, Histoire - 82, Dogmatique - 75, Exégèse - 60, Polémique - 79, Théologie - 78, Apologétique - 45, Latin - 50, Grec - 41, Hébreu - 35, Homilétique - 60. In D. Coussirat à J. Bourgoïn (29 mars 1889).

27. D. Coussirat à J. Bourgoïn (10 juin 1889).

28. L'« Edit de consécration » qui fait part de ces détails a été publié par le Consistoire de Montréal le 19 octobre 1889, sous la signature de James Patterson.

29. Tel que cité par Duclos, vol. 1, p. 307 [320].

30. Voir, par exemple, la lettre de R.H. Warden à J. Bourgoïn (23 septembre 1881).

31. Le 27 juillet 1881, Jules Bourgoïn fit part à R.H. Warden que certains s'étaient plaints de l'école. S'il y a à là quelque fond de vérité, ajouta-t-il, c'est probable-

ment la cuisine de l'école des filles. De plus, en 1888, Warden l'encouragea à commander la nouvelle invention maintenant disponible qui était celle du papier de toilette pour les cabinets de l'école. Warden était fier de dire que le Collège presbytérien en faisait usage depuis deux ans et que cela avait considérablement réduit les factures de plomberie.

32. Voir Duclos, vol. 1, p. 308 [321].

33. Duclos, vol. 1, 313 [326].

34. Tel que cité par Duclos, vol. 1, 312 [326].